1 – Les eaux de Bethléhem

Quel principe puissant et actif que l'amour ! Comme il soutient au milieu des difficultés, comme il encourage dans les entreprises ! Il est vrai que tout amour naturel s'arrête à la créature et ne s'élève jamais à Dieu ; c'est pourquoi plus on voit ce principe en activité dans la vie naturelle, plus il publie la honte de la créature. N'est-il pas honteux, en effet, que Celui qui a fait le cœur, et lui a donné ses sentiments les plus doux, n'ait pas pour Lui un seul de ses battements ? – Cependant ce même principe d'amour qui, dans le cœur naturel, se concentre sur la seule créature, s'élargit dans le cœur renouvelé, y prend de l'expansion et s'élève jusqu'à Dieu ; – ou plutôt, trouvant tout d'abord son repos et son centre en Dieu, il descend ensuite sur la créature avec les sentiments purs et généreux qu'il a puisés en Dieu.

Il est difficile de supposer une personne, assez égoïste pour qu'aucune fibre ne réponde en elle à la mélodie qui se trouve dans ce mot : Amour. Quoique, pour le cœur irrégénéré, sa signification soit nécessairement si restreinte, ce mot doit sûrement faire vibrer quelque corde : Père – Mère – Femme – Enfant – Frère – Sœur – Ami. Ces noms, exprimant de tendres relations, doivent réveiller plus d'une pensée de bonheur, plus d'un désir que l'amour fera naître dans presque tous les cœurs. Et c'est cet amour qui explique tant d'ardentes recherches des bagatelles et des vanités du monde, et qui soutient ceux qui s'y livrent ; c'est l'espérance de pouvoir les partager avec ceux qu'on aime. – À l'entrée de la carrière de l'homme, dans ce monde de péché et de ténèbres, quand pour la première fois il dispute à d'autres la gloire qui vient de l'homme seulement, nous savons tous ce qui augmente la valeur du prix que remporte le jeune étudiant. C'est la pensée du plaisir qui fera battre le cœur de notre père ou de notre mère quand ils apprendront nos succès, qui donne dix fois plus de beauté à nos lauriers ; c'est là ce qui fait bondir et palpiter nos cœurs. Et quand le plus égoïste peut-être des guerriers se vit entouré des acclamations de la foule, qui l'encensait comme un Dieu, au point de le faire presque tomber à genoux et s'adorer lui-même, nous ne pouvons pas le supposer tellement occupé de lui seul, qu'il n'eût pas même un instant pour penser aux transports et au bonheur de sa femme, en apprenant ses triomphes. Nous sommes portés à croire, au contraire, que les honneurs dont il était comblé, acquéraient plus de prix à ses yeux, par l'amour qui leur donnait une douceur et un éclat tout particuliers.

On dit que quand le jeune Heber (depuis l'illustre docteur Heber) récita dans le théâtre d'Oxford son poème couronné, son père était là, et qu'à chaque cri d'applaudissements, les yeux de tous les auditeurs se dirigeaient non sur le fils, mais sur le front heureux et rayonnant du père. Il n'est pas besoin d'expliquer cela. Tout cœur qui n'est pas complètement endurci par l'égoïsme des jours où nous vivons, saisira aisément le sens de cette scène ; il comprendra que les acclamations auraient été comparativement sans âme, et le théâtre sans éclat, si la physionomie heureuse de ce père n'eût pas été là pour les animer.

Nous pourrions passer en revue bien des scènes encore, qui démontreraient combien l'amour est puissant pour augmenter les jouissances ; et assurément il n'est pas moins vrai que c'est là aussi ce qui soutient l'espérance. Qu'est-ce qui donne de la force à l'ouvrier épuisé par un travail journalier et sans relâche ? C'est la joie de pouvoir ainsi nourrir et vêtir ceux qu'il aime et pour lesquels il travaille.

Quelle n'est pas encore l'efficace de l'amour pour combattre et dissiper la crainte du danger, quelque grand qu'il puisse être ! Prenons, par exemple, le cas d'une maladie pestilentielle. Si nos voisins ou nos connaissances en sont atteints, nous les évitons avec le plus grand soin ; nous en avons peur ; mais si notre femme, notre mari ou notre enfant en sont frappés, leur triste état ne fait que nous attirer encore plus fortement auprès d'eux ; et c'est précisément parce que les autres les fuient que nous les aimons d'autant plus. La contagion la plus dangereuse n'a pas le pouvoir d'arrêter l'activité de l'amour : – Une mère serrera sur son cœur son enfant pestiféré, avec plus de tendresse encore que quand il était florissant de beauté et de vigueur.

Mais, hélas ! que la joie qui se borne à la créature est limitée, vaine et passagère ! Où est maintenant l'œil étincelant de bonheur du père de Héber ? où est maintenant le cœur palpitant de son heureux fils ? Qu'elle est étroite la sphère de jouissance du cœur naturel, même dans le cas où tout dans son existence ne serait que joie ! et cela, par conséquent, d'autant plus que la joie n'est au contraire, qu'une étrangère ici-bas, la douleur et la tribulation étant l'héritage universel des humains.

Mais l'amour est toujours amour, quand tout ce que Dieu est et tout ce que Dieu a devient la sphère sans limites où il exerce son activité. L'amour est toujours le même, mais son objet a changé ; il ne cesse pas de renfermer encore le cercle plus étroit des affections naturelles, mais il les réunit dans un seul objet – DIEU. Or, tous ceux qui, avec la vraie affection d'un cœur humble et dévoué, connaissent l'Être Saint et terrible qui habite l'Éternité, ne le connaissent qu'en Jésus. Sa puissance nous confond, qu'elle nous apparaisse soit comme révélant les Cieux de leur magnificence, soit comme répandant la vie dans les petites veines de ces innombrables animalcules dont il faudrait des millions pour former un grain de sable. – Sa sainteté nous fait reculer d'effroi, car elle demande un tout autre retour que tous les services souillés par le péché, que nous pouvons lui présenter. Sa gloire nous anéantit. Nous sommes plus frappés encore de l'énorme différence qui existe entre Dieu et nous, quand nous pensons que son soleil radieux éclaire le sentier de ses ennemis, aussi bien que la voie de ceux qui le craignent. Mais qu'est-ce qui peut produire en nous l'amour ? qu'est-ce qui peut donner à nos cœurs la hardiesse

d'aimer Celui que nous avons offensé, si ce n'est sa grâce en Jésus ? – C'est là ce qui nous fait connaître l'amour de Dieu, selon ce qui est écrit : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. » (1 Jean 4:9.). Et le dévouement du Fils à l'amour du Père pour nous, nous fait connaître tout l'amour de Jésus, accomplissant cette parole de vérité : – « L'amour est fort comme la mort, la jalousie est cruelle comme le sépulcre ; leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémente. Beaucoup d'eaux ne pourraient point éteindre cet amour-là, et les fleuves même ne le pourraient pas noyer. Si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, certainement on n'en tiendrait aucun compte. »

C'est là la puissance qui soutint le Seigneur Jésus à travers toutes les tentations et les douleurs des jours de sa chair. – L'amour, d'abord pour le Père, ensuite pour nous ; ou plutôt ces deux amours, il les réunissait dans un seul et même service et toujours dans la souffrance. Il pouvait en tout temps dire avec joie : « Je fais toujours ce qui lui est agréable. » – et quand il allait à la mort : « Afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais selon que le Père m'a commandé, levez-vous, partons d'ici. » – Et encore dans l'agonie de son âme : « Que ma volonté ne se fasse point, mais la tienne ! » Or ce n'était nullement là une œuvre de simple justice. – Il n'était pas question de sa réponse personnelle à la justice de Dieu ; mais c'était une œuvre de service volontaire en faveur d'autrui, par le sacrifice de Lui-même pour plaire au Père ; c'était un amour que les eaux qui lui entraient jusque dans l'âme ne pouvaient noyer (Ps. 69). – Amour aussi pour nous : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, lorsqu'un homme laisse sa vie pour ses amis. » « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin », même jusqu'à la mort. –

« En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous. » Or, c'est la connaissance de cette grâce qui remplit l'âme d'amour pour Dieu, et qui amène le croyant non seulement à faire ce qui est juste, (ce qui est vrai néanmoins), mais à plus que cela, savoir au désir de faire toutes les choses qui pourront Lui être agréables, dans les circonstances où nous nous trouvons. Il n'est pas question de *devoir* seulement, mais d'*amour*. Je parle de la nouvelle créature en Jésus Christ, comme le fait l'Apôtre quand il dit : « Quiconque a été engendré de Dieu ne pratique point de péché ! » « Celui qui pratique la justice est juste. » – Mais est-ce là tout ? Hélas ! n'est-ce pas là que nous nous sommes arrêtés ; là la place que l'Église a prise ? Cependant la place de l'Église n'est-elle pas d'être comme Jésus, non seulement accomplissant toute justice, mais conduit par l'Esprit à faire avec joie la volonté de Celui qui est Amour ; se dévouant, par un service d'obéissance, à tout ce que l'amour lui montrerait à faire au milieu d'un monde plongé dans les ténèbres et dans le mal ? Oui, telle est la position de l'Église, en tant que conduite elle aussi par l'Esprit qui subjugue la chair, laquelle demeure toujours inimitié contre Dieu. – Nous voyons clairement, par l'exemple de ce que fit Jésus, jusqu'où cet amour doit nous conduire, quand il s'agit du service de nos frères : « En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous ; *nous aussi nous devons mettre nos vies pour nos frères.* » « Je vous ai donné un exemple, afin que comme je vous ai fait, vous aussi fassiez de même. » – C'est ainsi que parla le Sauveur quand, en qualité de serviteur, il lava les pieds à ses frères. Ce n'est pas là de la Justice, c'est bien plus que cela. Car s'il s'agissait seulement de l'amour de la justice, plus il serait implanté en nous par l'Esprit de Dieu, et plus il nous éloignerait d'un monde plongé dans le péché, et de nos frères dans l'erreur. Mais serait-ce là de l'amour envers eux, ou envers notre Dieu ? Jugeons-en par l'exemple du Seigneur. – Il se conduisait selon la justice sans doute, mais aussi selon un principe qui va bien plus loin que la justice : Et c'est ainsi que nous devrions nous conduire aussi.

Oh ! si, dans les sombres jours où nous vivons, il est une pensée triste et accablante, c'est bien celle-ci : que l'Église a presque entièrement perdu la conscience et l'intelligence de la position qu'elle aurait dû garder, celle de l'amour. La justice de Jésus se mettait au service de l'Église par amour ; autrement à quoi nous eût servi sa justice personnelle ? Après qu'il se fut humilié, cette justice lui aurait donné droit à toute gloire, mais elle ne nous aurait donné aucun droit ; et cela n'aurait pu satisfaire le Père. – Mais Lui qui avait tout droit à la gloire, (comme nous l'avons aussi dès que nous croyons en Lui), il a bien voulu devenir notre serviteur dans notre profonde misère, et le serviteur de l'amour de Dieu : c'est là ce qui était agréable au Père ; c'est là ce qui satisfaisait son cœur miséricordieux, et ainsi Jésus pouvait dire : « C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je laisse ma vie pour la reprendre. » À côté de cela, que le cercle du devoir est restreint ! que ce mot est froid ! Ce n'était pas seulement par devoir que Christ mourait (si ce n'est le devoir d'un Fils, qui est de faire tout ce que l'amour enseigne comme pouvant glorifier le nom du Père) ; mais c'était le parfait désir du cœur d'un Fils, qui disait : « Père, glorifie ton Nom ! » tandis que ces mots douloureux : « Maintenant mon âme est troublée », laissaient entrevoir la profondeur du sacrifice dont ce cœur était capable.

C'est par cette vérité solennelle que nous expliquerons maintenant le récit de l'amour mutuel de David et de ses guerriers, dans le second livre de Samuel, chapitre 23. Toute l'histoire de David, le bien-aimé, l'élu, l'oint de Dieu, est un magnifique drame d'événements typiques ; et sa conduite au milieu de ces événements, quoique à la vérité imparfaite, nous offre pourtant, dans chacun de ses détails, quelque rayon brillant de cette grâce parfaite qui a été réalisée en notre « Fils de Jessé. » – Son élection au trône – son onction – sa harpe – sa victoire sur Goliath – son exil – son dévouement, dans cet état, à Israël qui le haïssait – sa soumission à Saül – son humilité et sa confiance – sa tendresse envers ses ennemis lorsqu'ils étaient en son pouvoir – le deuil qu'il mena sur eux, même sur Saül et sur Abner – et finalement son triomphe, quand tous ses ennemis furent mis sous ses pieds (1 Rois 5:3) ; ce sont là certainement tout autant de types qui préfiguraient l'histoire et le caractère de Jésus, depuis son baptême dans le Jourdain, quand le ciel s'ouvrit sur lui, jusqu'au jour où il apparaîtra comme le Roi couronné, avec ses vêtements teints de sang, pour obéir à cette parole : « Domine au milieu de tes ennemis. »

Pendant le règne de Saül, il y en avait beaucoup qui, par la foi, se séparaient de lui pour se joindre à David. Chaque jour quelques-uns de plus étaient ajoutés au nombre de ceux qui suivaient ce dernier, jusqu'à ce qu'ils deviennent une grande armée, comme l'armée de Dieu. Ils renonçaient au pouvoir et au repos dont ils auraient pu jouir avec Saül, pour suivre par la foi David, l'oint de l'Éternel, et partager le sort de celui que « l'on poursuivait comme une perdrix sur les montagnes ; » car ils savaient qu'il était l'élu de Dieu, et que son règne viendrait, tandis que les jugements de Dieu étaient dénoncés au royaume de Saül, comme le prouvaient assez l'onction et le choix de David.

Nous voyons donc ici la part de ceux qui sont maintenant appelés à être saints. Ils sont séparés du monde pour être joints au vrai David, à ses intérêts et à ses espérances ; ils sont séparés des choses présentes et unis aux choses futures ; ils dépendent tous de la personne que Dieu a choisie. Il faut donc qu'ils demeurent ou qu'ils tombent avec celui qui est maintenant rejeté. Quant à ceux dont le vrai caractère est qu'ils sont « mal dans leurs affaires, qu'ils ont des créanciers, et qu'ils ont le cœur plein d'amertume », il n'y a qu'une seule chose qui leur donne la hardiesse d'aller au vrai David, c'est une simple confiance en cet amour qui l'a porté à chercher et à sauver ceux qui sont perdus. Et, en effet, il n'a que la confiance dans le sang qu'Il a versé pour leur donner son droit sacré au royaume et à la gloire, qui puisse les identifier avec Lui-même en espérance. – Mais, en étant ainsi séparé du monde pour suivre David, et être fait participant de la gloire de David, comme aussi de ses souffrances ; pour être errant et voyageur avec Lui, entrer et sortir avec Lui, le suivant quelque part qu'il aille – oh ! comme le cœur, en apprenant par là à connaître toute sa grâce et toute sa beauté, apprendra aussi à l'aimer dans les profondeurs de cette grâce ineffable ! – Chaque épreuve où David se trouve fait ressortir son fidèle attachement pour Israël au milieu de toutes les provocations ; – sa répugnance, et même son refus positif de résister jamais au mal ; – sa patience – sa confiance en Dieu, se manifestant d'une manière toujours plus admirable. Assurément ce n'était pas une merveille si ceux qui le suivaient avaient de l'amour et de l'admiration pour lui ; et c'est ce principe d'amour qui inspira à ses vaillants compagnons tous leurs actes de courage. Ils se trompaient sans cesse, mais ils aimaient toujours. Dans leur ignorance, quand ils se virent dans la caverne avec Saül sans défense, ils disaient à David : « Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Voici, je livre ton ennemi entre tes mains. » – De même, son fidèle Abishaï lui disait dans le camp : « Aujourd'hui Dieu a livré ton ennemi entre tes mains ; maintenant donc que je le frappe, je te prie », (1 Sam. 24:5 et 26:8.). C'est dans le même esprit que Pierre disait à son Maître, quand celui-ci parlait de ses souffrances et de sa mort : « Aie pitié de toi, Seigneur ! Cela ne t'arrivera point. » Et quand cela arriva, c'est encore dans l'esprit d'Abishaï, avec le même manque de jugement, mais avec un véritable amour, qu'il tira son épée et emporta l'oreille du serviteur du souverain sacrificateur. En tout cela nous voyons chez les uns et les autres un attachement personnel à leur Seigneur, et une complète identité d'intérêts avec Lui, quoique d'un autre côté, ils manquassent souvent de jugement. Mais, hélas ! où trouvons-nous cela aujourd'hui ? Sans doute, il vaut beaucoup mieux que, si notre amour abonde, ce soit avec connaissance et toute intelligence. – Mais où est l'amour ? – Combien de voies tortueuses seraient redressées ; – combien de choses obscures pour nous, en raison de ce que nos cœurs sont encore partagés, deviendraient claires, si pour éprouver toutes choses, on se servait de la pierre de touche de l'amour ! – Alors on ne dirait pas ou l'on ne penserait pas : « Comment puis-je faire pour être sauvé, tout eu faisant pour Jésus le moins de sacrifices possible ? Combien de choses du royaume de Saül puis-je conserver, et avoir pourtant ma part dans celui de David ? » – Et nous n'entendrions pas si souvent des paroles telles que celle-ci : « Il n'y a sûrement pas de mal à cela. » – « Il ne faut pas être si rigoriste » – et : « Il faut pourtant conserver notre rang. » – Écoutons plutôt la parole de Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. – Celui qui n'assemble pas avec moi, disperse. » – Et certes il n'est rien de trop peu important pour être assemblé avec Lui et pour nous fournir l'occasion de lui manifester notre amour. – « Ceci convient-il à un disciple de Jésus ? – Telle chose est-elle en rapport avec la gloire et le caractère de son royaume ? Plaira-t-elle ou sera-t-elle désagréable à notre Seigneur et Sauveur ? » Voilà les questions dictées par l'amour. Et assurément toute plaidoirie pour justifier le mal, ou pour le tolérer ; – toute la science que met le cœur double, et vide d'amour, à faire deux parts du monde : ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas ; – toute la puissance de l'hérésie qui rabaisse la gloire de Jésus, dans sa personne et sa divinité ; – tous les artifices de l'ennemi pour substituer un règne spirituel, ou une église qui ira en prospérant sur la terre, à la présence personnelle du Seigneur et à la gloire de son royaume céleste et terrestre, à la fois : tout cela est mis en fuite par la seule puissance de l'amour.

Bien plus, c'est l'amour qui écrit, en caractères distincts et visibles, I-Cabod [1], sur toutes les choses dont la chair se glorifie. – Si le caractère de la chrétienté d'aujourd'hui est une foi vive qui fait avec joie le sacrifice des choses présentes, et qui rend vraiment le croyant étranger et voyageur, manifestant ainsi par sa conduite l'éclat de sa couronne future ; – si l'amour fraternel est en activité, et se soutient par toute espèce de renoncements ; si les chrétiens sont les serviteurs les uns des autres, chacun recherchant pour lui-même la dernière place, ayant des affections célestes, établissant d'après des principes qui n'ont aucune récompense à attendre ici-bas, sinon l'assurance donnée par l'Esprit qu'ils sont agréables à Jésus : s'il en est réellement ainsi, alors ces graves paroles de l'Écriture : « Il faut qu'une révolte arrive ; » – « Si tu demeures en cette bonté ; autrement, toi aussi, tu seras coupé », ne sont, quand on se permet de les appliquer aux églises de nos jours, que les murmures d'esprits inquiets et mécontents. Mais si, au contraire, les commandements de Jésus sont foulés aux pieds ; si l'on mit avec indifférence son saint Nom déshonoré, alors ceux à qui ce Nom est cher ont raison de gémir et, dans l'amertume de leur âme, de faire entendre au milieu des folles joies et de l'idolâtrie, ce cri de deuil : « I-Cabod, I-Cabod. »

[1] « Où est la gloire ? » 1 Sam. 4:21

L'apôtre dit : « Soit que nous soyons hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu, soit que nous soyons de sens rassis, c'est pour vous. Car l'amour du Christ nous étreint. » – Toi donc, endure les souffrances, comme un bon soldat de Jésus Christ. Un homme, allant à la guerre, ne s'embarrasse pas dans les affaires de la vie, afin de plaire à celui qui l'a enrôlé.

« À celui qui vaincra, je lui donnerai un caillou blanc, et sur le caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » – Ce qui mettait l'apôtre hors de lui-même c'était son amour pour Jésus ; – ce qui le rendait de sens rassis, c'était son amour pour ses frères ; mais c'était toujours l'amour, un amour si semblable à celui de son Maître qu'il pouvait dire aux Corinthiens : « Moins je suis aimé, plus je vous aimerai. » – Si semblable à celui de son Maître (et cherchant toujours à Lui être agréable, comme Jésus avait cherché ce qui était agréable au Père) que nuls dangers ne pouvaient l'arrêter ni l'éteindre, et qu'au milieu de tout ce qu'il avait à souffrir, au-dehors de la part du monde, et, au dedans, de la part de tant de ses frères qui le jugeaient mal, il ne cherchait d'autre récompense que celle du jour où la voix qu'il aimait lui dirait : « Bien, esclave bon et fidèle ! » et où la main qu'il aimait lui donnerait le « caillou blanc et la couronne inflétrissable de la gloire. » – Et cela parce qu'il avait plu à Celui qui l'avait ainsi enrôlé : ayant donc souffert avec Lui, il devait aussi être glorifié avec Lui.

C'est en faisant la guerre contre les Philistins, les constants ennemis d'Israël, que David se trouvait dans la forteresse, ou, ayant soif, il désira de boire des eaux de Bethléhem.

La guerre, que font maintenant le véritable David et les siens, n'est pas, il est vrai, une lutte contre la chair et le sang, mais contre le puissant Philistin, « le dominateur universel des ténèbres de ce siècle. »

David fit ce souhait, et dit : « Qui est-ce qui me ferait boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ? » Il ne donne aucun commandement ; – il ne fait donc point d appel au devoir. Un simple souhait, tel que celui qu'exprima David, n'aurait jamais trouvé accès au cœur froid du devoir, ou bien il y aurait été bientôt étouffé par toute sorte de suggestions. Les Philistins occupaient Bethléhem ; le puits se trouvait à l'intérieur de la porte de la ville ; il y avait beaucoup de dangers à courir pour en approcher. Ce n'était qu'au prix de grands risques que la soif de David pouvait être étanchée, et quel besoin y avait-il de l'apaiser ? Cela lui serait agréable, sans doute, mais n'avancerait en rien les intérêts de son royaume ou de son peuple ; cela n'aurait absolument d'autre effet que de lui faire plaisir. C'est assez pour un soldat, s'il remplit exactement son devoir, en se conformant soigneusement à tous les ordres qui lui sont donnés : – on ne peut exiger de lui davantage.

« David ne nous a pas commandé d'aller attaquer Bethléhem. – Ce n'est qu'un simple souhait qu'il a exprimé – pourquoi exposerions-nous nos vies pour le satisfaire ? » – N'est-ce pas là le langage du devoir ? – mais est-ce le langage de l'amour ? – Et notre David, n'a-t-il rien à désirer maintenant ? n'a-t-il pas soif de ce qui ne peut être obtenu que par les renoncements de son peuple, agissant d'après le grand principe de cette économie : – « Qui aime sa vie, la perdra ; qui hait sa vie en ce monde, la gardera pour la vie éternelle ! »

Chercher, quoi qu'il en puisse coûter, à faire ce qui est agréable au Seigneur de nos cœurs et de nos vies ; – apprendre, dans sa communion, à connaître non seulement ses commandements en général, mais aussi tout ce qui peut satisfaire les désirs actuels de son âme : telle est la vraie position du croyant qui aime son Sauveur. « Remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelles ; – afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire en tout, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant dans la connaissance de Dieu. » (Col. 1:9-10).

Jugeons-en par la parole que Jésus adresse aux églises : – « Je connais tes œuvres. » – « Et quelles œuvres ? Non pas : « tu as gardé le sabbat, et tu t'es abstenu des plaisirs du monde ; » non pas seulement une conduite juste et intègre, l'obéissance à ce qu'on appelle des ordonnances, et l'accomplissement, de temps à autre, de quelque œuvre de charité. – Ce ne sont pas là les œuvres qui réjouissent son cœur, comme étant le fruit de cette foi qui opère par l'amour. – Mais voici les œuvres qui lui sont agréables : – « Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as supporté des maux, et que tu as de la patience, et que tu as travaillé *pour mon Nom,* et que tu ne t'es point lassé. » Telles sont entre autres, les œuvres dont son cœur a soif ; et si son désir n'est point satisfait, il ajoute : « mais contre toi que tu aies abandonné ton premier amour. »

– Cela ne se voit-il pas encore dans ce qu'il dit à l'église de Pergame ? « Je connais tes œuvres, et où tu habites, où est le trône de Satan », comme s'il disait, au milieu des armées des Philistins ; « je sais que tu retiens mon Nom, et que tu n'as point renié ma foi, pas même dans les jours où Antipas, mon témoin fidèle, fut mis à mort chez vous où Satan habite. » – Son amour et la joie de son âme sont exprimés dans ces paroles : « *Mon fidèle témoin (martyr)*. » – Ils portaient beaucoup de fruits à la gloire du Père, ce qui satisfaisait la soif du cœur du Fils. Jésus avait été un fidèle martyr pour Antipas, et par Sa grâce Antipas était fidèle dans le même amour ; il avait retenu le nom de Jésus, et par sa mort il avait donné, pour ainsi dire, les eaux de Bethléhem pour répondre au désir de l'âme de son Maître. – Et à l'église de Thyatire : « Je connais tes œuvres, et ton amour, et ton ministère, et ta foi, et ta patience, et tes dernières œuvres, plus nombreuses que les premières. » – Et encore à l'église de Philadelphie, quand l'amour avait presque disparu de l'Église, qu'il est doux de l'entendre dire : « Je connais tes œuvres. Tu as un peu de force, tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon Nom. » Et comme s'il voulait donner à cette fidélité la plus grande récompense possible, il ajoute à chaque promesse cette parole « *mon* » : « Le temple de *mon* Dieu. » « Le nom de *mon* Dieu. » « La ville de *mon* Dieu », et « *mon* nouveau nom. » – Voici donc les eaux de Bethléhem : – Le travail, la patience, le ministère, l'amour, la foi, la persévérance à retenir le

nom et la gloire de Jésus… La fidélité dans la souffrance, dans la mort ; en un mot, ces œuvres qui sont le fruit de la foi en l'amour de Jésus qui nous a déjà été manifesté, et en sa gloire à venir. Ces œuvres, non pas d'obéissance à la loi de Moïse, mais conformes à la grâce de Christ. Les œuvres qui se trouvaient en Christ Lui-même, à la gloire du Père – l'amour, le ministère, la foi, la patience, dans la vie et dans la mort. L'amour, qui cherche à plaire à celui qu'on aime et à le réjouir. L'amour, qui regarde à la satisfaction de l'objet aimé, l'amour qui est la source et la vie de tout le reste. – Cet amour qui, lorsque David dit : « Oh ! qui est-ce qui me ferait boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ! » se montre de cette manière : « Alors ces trois vaillants hommes passèrent au travers du camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ; et, l'avant apportée, ils la présentèrent à David. » Oh ! que l'amour a l'ouïe fine ! – que l'amour a la vue pénétrante ! – que l'amour a le bras fort et habile ! – qu'il est intrépide et résolu le cœur de l'amour !

David souhaita les eaux – et les eaux lui furent apportées ; – et comme le danger et les risques étaient grands, grande aussi était la joie des guerriers d'avoir cette occasion de prouver ainsi leur amour. Plus il y avait de péril, plus il y avait d'amour ; et c'étaient là les eaux qui pouvaient apaiser la soif de David, étant l'offrande volontaire d'un amour éprouvé.

Ils avaient volontiers exposé leurs vies pour l'amour de David, pour satisfaire son souhait, et se concilier son approbation. Mais, quel maître miséricordieux et aimant que le leur ! Les eaux obtenues à ce prix étaient trop précieuses pour qu'il pût les boire. – « N'est-ce pas là le sang de ces hommes qui ont fait ce voyage au péril de leur vie ? Il n'en voulut donc point boire ; – mais il la répandit en présence de l'Éternel. » – Il appelle cette eau leur sang, car leur vie ne leur avait pas été précieuse pour la procurer à David. – Ils avaient donné leurs vies – et l'eau était pour le Roi comme leurs vies. – C'est là aussi à quoi nous sommes appelés : À abandonner nos vies pour l'amour de Lui ! Et tout ce que nous lui offrons par le sacrifice de nous-mêmes, par le renoncement à nous-mêmes, est regardé par Lui comme si précieux qu'Il le présente au Père, selon ce qui est écrit : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez mes disciples. » (Jean 15:8). – « Étant remplis des fruits de justice, qui sont par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu. » (Phil. 1:11).

Comme, aux jours de sa chair, la joie de Jésus était de satisfaire les désirs du Père par son obéissance fidèle et pleine d'amour, maintenant encore, quelle est sa joie, sinon de voir que ceux qui sont siens glorifient aussi le Père ? – Et comment le peuvent-ils faire, sinon en confessant la gloire de Jésus, en étant contraints par l'amour de Jésus à se donner au Père par le Fils ? – « *Il la répandit en présence de l'Éternel.* » – C'était là du fruit du « vrai Cep », présenté au Vigneron : – La vie de Jésus, qui est amour, communiquée aux branches : – Le tout venant du Père à travers Jésus, et par l'Esprit, et par Jésus remontant au Père.

C'est Jésus qui produit le fruit ; car l'amour pour Lui, l'attachement personnel à Jésus est le principe intelligent qui donne lieu à toutes les œuvres d'un saint héroïsme. L'Esprit, précisément parce qu'il enseigne au cœur l'amour de Jésus, et qu'il opère la volonté de Dieu en nous, est la vie de toutes les bonnes œuvres, et le Père reçoit ce fruit par l'intermédiaire du Fils bien-aimé ; car « il la répandit en présence de l'Éternel. » O pensée merveilleuse ! un seul verre d'eau froide, dont nous nous privons pour le donner à quelqu'un pour l'amour de Jésus, quelque chétif que soit ce don, n'en est pas moins l'œuvre du Père, du Fils et du Saint Esprit. Devrions-nous donc être insouciants à l'égard de ces choses ? – Notre Maître, notre David a soif ; nous n'en pouvons pas douter.

Les armées des incirconcis sont en possession de ce monde, mais les eaux de Bethléhem s'y trouvent. Plus le danger est grand, plus l'eau sera agréable à Celui qui en a soif ; – et le jour approche où une grande voix se fera entendre dans le Ciel, disant : « Maintenant est venu le salut, et la puissance, et le règne de notre Dieu, et l'autorité de son Christ ; parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité. *Et ils l'ont vaincu, à cause du sang de l'Agneau, et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie même jusqu'à la mort*. » (Apoc. 12). Amen. – Viens, Seigneur Jésus !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 10